



HAL
open science

La maladie du rond

A. Denizet

► **To cite this version:**

| A. Denizet. La maladie du rond. 1971, pp.407-408. <10.4267/2042/20507>. <hal-03394977>

HAL Id: hal-03394977

<https://hal.science/hal-03394977v1>

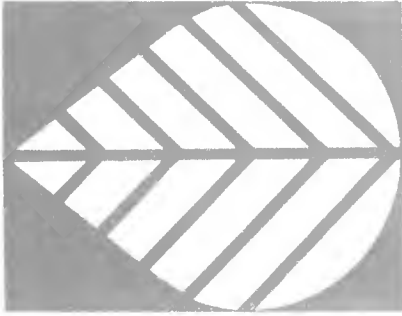
Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



les lecteurs écrivent

LA MALADIE DU ROND

A la suite de l'information donnée par M. J. GUINAUDEAU dans notre numéro 6-1970, p. 627, concernant la maladie du rond, nous avons reçu de M. A. DENIZET (Les Fontenils - 40 Saint-Justin), une longue et intéressante lettre dont nous extrayons l'essentiel :

Gérant depuis 20 ans, techniquement, un domaine forestier landais de 2.500 hectares, boisé à 90 % en pins maritimes exclusivement et dont plus de la moitié en pins de 1 à 15 ans, j'ai eu à constater assez souvent, trop à mon gré, des mortalités de pins ou des dépérissements avancés qui peuvent se présenter de diverses manières : soit directement sous forme de « rond », soit par des apparitions endémiques anarchiquement réparties dans les parcelles qui tendent à se transformer en rond si on n'y porte vite remède.

Il n'est évidemment question que des mortalités et dépérissements qui se manifestent de telle manière que l'on puisse craindre pour l'avenir de la parcelle ainsi mise en péril (on néglige les mortalités isolées peu importantes mais obligatoirement existantes).

Un point est à retenir dans le critère d' « intervention » à la constatation de la mortalité (ou du dépérissement), et dans le critère de rentabilité des soins à réaliser comparativement à la nécessité d'enrayer un « incident » qui prend des proportions dangereuses, c'est la vitesse souvent galopante de l'extension du mal qui se produit en général par un « agent » extérieur connu — ou plus souvent inconnu — et qui se fait quelques fois en quelques semaines (deux à trois).

Cette accélération du processus de mortalité ne doit jamais être négligée dans les interventions.

De plus, quand la mortalité (ou le dépérissement) apparaît sous forme « éparse », non groupée, et en tous cas sans forme de « rond », elle n'en parvient pas moins certainement à former autant de « ronds » que de spécimens atteints.

Il est certain qu'à l'échelon de la propriété privée, tout en ayant une conscience absolue de la pluralité éventuelle des causes en jeu, on tente le plus possible d'enrayer la maladie ou l'atteinte afin d'en réduire les effets et de l'éteindre totalement si possible ; il faut donc tenter d'avoir un moyen presque « universel », et qui s'applique dans tous les cas.

Si une grande quantité de causes restent inconnues au « béotien » qui constate et subit sur le terrain ces atteintes, il en est cependant qui n'échappent à personne et qui sont en général la foudre et les manifestations analogues, y compris quelques fois un mauvais « coup de tracteur » en débroussaillant.

Or, il reste évident que même avec ces agents extérieurs identifiables, s'il arrive parfois que la mortalité s'arrête à l'arbre atteint, en maints autres cas, il faut assister à une extension contagieuse au voisinage sans que l'on sache pourquoi là plutôt qu'ailleurs.

Jusqu'à maintenant le paysan-sylviculteur se défendait contre ces mortalités ou dépérissements (qui tendent à se généraliser à toute la parcelle) par un fossé ; quelle que soit l'origine des dégâts, on faisait toujours la « part de la mort » et à une distance assez éloignée de cette partie sacrifiée on creusait un fossé assez profond même peu large. En général, cela suffisait à enrayer l'extension de la mortalité.

Nous avons, après maints tâtonnements, remplacé l'usage du fossé par l'emploi de moyens chimiques. Le fossé avait l'inconvénient de ne jamais se refermer, aussi était-il dangereux dans la suite pour les interventions soit culturales (débroussailllements) soit économiques (débardage de coupes), et il réservait obligatoirement une très grosse « part du feu » (ou de la mort).

Nos interventions chimiques sont, en général, tout aussi efficaces : elles peuvent être répétées sans conséquences majeures pour le terrain. De plus, la mortalité est réduite aux arbres déjà atteints de rougissement fatal.

Notre arsenal est :

- a) pour lutter contre les mortalités elles-mêmes
 - le chélate de fer et le manèbe qui sont appliqués au pied des arbres atteints,
 - quelques insecticides courants qui sont appliqués avec une poudreuse ou un appareil nébulisateur à produits liquides.
- b) pour les « regonflages » et « ré-équilibrages »
 - le phosphate d'ammoniaque, le phosphate de potasse, l'hyperphosphate RENO (ou scories) qui sont appliqués, pour la plupart, en les enfouissant avec une sous-soleuse légère (les « semis » étant pour leur majorité en ligne).

Avec cette gamme de moyens on tente, dans les limites de la rentabilité, d'apporter à l'arbre les soins qui peuvent lui permettre de se refaire ; on applique simultanément le plus de soins possible à cet arbre après avoir éliminé les morts irrécupérables.

Il ne faut jamais perdre de vue la notion de rentabilité et de récupération maximale dans les limites de la rentabilité ; en tous cas, si le terrain doit être l'objet d'une coupe de bois mort, et reboisé, il ne lui est jamais inutile d'être désinfecté avant tout reboisement.

Par ailleurs, il n'est pas rare que la constatation d'une mortalité (ou d'un dépérissement) ne soit accompagnée de celle d'une pullulation d'insectes, bostriches et charançons ; sont-ils les causes ou les effets de la « maladie » ? Cela est en général assez difficile à déterminer en pratique.

Aussi, une « attaque » simultanée des possibilités cryptogamiques d'atteinte des racines, un « regonflage » par des « fortifiants », un ré-équilibre des micro- ou macro-éléments de fertilisation, un remède sérieux anti-insecte, apportent semble-t-il un contexte d'éléments combinés par lesquels l'arbre « se sauve » en « reprenant le dessus » et en évacuant lui-même les causes de son état dépérissant.

Qu'alors le remède soit empirique ou soit reconnu comme « de bonne femme », ce qui compte c'est la réussite réitérée.

Or, sur ce point, voici mon bilan :

— en 20 ans, nous avons eu à combattre environ 150 à 170 foyers de mortalité ou de dépérissement importants et de causes mal définies. Ces mortalités se sont étendues sur des superficies allant de quelques m² à quelques ares.

Dans tous les cas les mortalités ont cédé, se sont éteintes en quelques mois. Les arbres rouges ont été éliminés et brûlés, les arbres dépérissants restant légèrement verdoyants ont été traités et les parcelles ont été surveillées en permanence pour restreindre les résurgences de la maladie.

Sur ces 150 à 170 foyers, il y en a exactement deux qui s'étendaient il y a six mois encore sur 2 à 3 hectares au total et qui nous ont résisté.

Il faut dire que ce sont des pins âgés de 7 ans actuellement qui ont commencé à se montrer dépérissants à l'âge de 3 ans, et ceci non sous forme de « rond », mais sous une forme éparse. Jamais les arbres isolés, ainsi atteints, nombreux pourtant, n'ont été à l'origine d'un nouveau « rond ».

Pour ces deux cas, nous avons pratiqué pour la première fois une application d'amendement minéral en **phosphate de potasse** au pied des arbres. Il semble que le dépérissement soit en régression.

Mais, je répète que dans l'ordre des « mortalités » c'est la seule forme non proche du « rond » cryptogamique (mais plus certainement proche des carences minérales) qui nous « tient tête » ; ces deux parcelles jouissent d'une renommée — « de bonne femme » — où en tout temps tout le monde — les plus « anciens » surtout — a toujours vu des mortalités endémiques dans ces pins ; je pense semis n'y ont pas failli.

Sur ces 2 à 3 hectares, ma décision est prise : si le dépérissement ne cesse pas, ils seront sacrifiés pour la culture du **Pin maritime** et d'autres essences (acacias en particulier), qui semblent aux environs proches devoir mieux s'y rentabiliser, y seront installées.

A. DENIZET.